

# [Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 43

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193876>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

aimer pour le bonheur d'aimer, se créant en ce bas monde leur ciel à deux.

Tels étaient Paul Fernel et Isabelle Bordot, le plus ravissant couple d'amoureux qui eût rêvé avec foi la conquête du bonheur.

Ils étaient millionnaires de ces richesses que nulle n'égale, n'achète, ni ne remplace : la beauté rayonnante, la jeunesse triomphante comme un soleil montant, l'avenir plein de promesses, délicieuse corne d'abondance, épanchant des fleurs à profusion.

Ils étaient de ceux pour qui l'espérance a force de conviction.

Ils avaient surtout une foi absolue, éternelle : l'amour. Ils vivaient, ils s'aimaient !

En eux chantait au même diapason le concert éternel et divin, l'inénarrable opéra du printemps humain, des vingt ans et des dix-huit ans.

Dès la première enfance, ils s'étaient connus : le monde, c'était leur amour, et cela n'avait pas d'âge. Ils s'étaient toujours aimés.

Leurs familles étaient amies, quelque peu alliées, ils s'étaient rencontrés presque journalièrement, partageant leurs jeux, leurs émotions d'enfants, grandissant côte à côte, Paul et Virginie de la civilisation citadine.

Et cette affection innée, perdue dans leur passé puéril, avait crû avec eux, dans la lente et imperceptible transition de leur développement.

Le temps des études, les séparations nécessaires, étaient loin d'avoir amené l'indifférence et l'oubli. Les vacances, de l'une à l'autre attendues, les ramenaient plus heureux et plus impatients, sans interrompre leur prime familiarité, à laquelle les parents semblaient être accoutumés comme eux, inattentifs aux progrès de l'âge.

Et l'amour, le grand amour était né ainsi, au jour le jour, fondé sur l'éternelle amitié, sans l'éclat du légendaire et providentiel coup de foudre, qui d'ordinaire, entre deux inconnus, est une soudaine révélation.

Leurs cœurs, en se donnant à mesure, en étaient arrivés à se donner sans mesure, à s'ouvrir sans réticence, sans contrainte et sans surprise, préparés par la gradation des tendres sous-entendus, des paroles banales, par les intentions soulignées des regards, par les attentions empressées et révélatrices.

Ils s'aimaient comme ils respiraient, tout naturellement, ne se demandant pas si autrement eût pu être la vie.

Cependant, ils devaient en venir à se préoccuper, à s'entretenir ouvertement entre eux de leurs projets d'avenir. Et leur beau ciel devait se troubler.

Un obstacle, jusque-là inaperçu, se présentait tout à coup à l'esprit du jeune homme, barrière brutale se dressant inaccessible devant son amour.

Dans celle qu'il aimait il n'avait vu que l'aimée et l'aimante, et cette vision lui avait paru être la base triomphante de leur commune destinée.

Puis, devant le projet de réalisation de son rêve, il en était venu à songer aux questions pratiques, à l'accord, aux convenances des deux familles, et il avait fait cette tardive constatation de l'énorme défaut de son idole : elle était trop riche !

Et comme il lui exprimait ses craintes, ses regrets de leur disproportion de fortune :

— Trop riche!... répliquait-elle gaiement. Voilà bien, en vérité, un défaut capital! Ne

sommes nous pas également riches de cœur? C'est la seule fortune que je reconnaisse! En dehors de celle-là je n'admets pas de compensation.

— Entre nous, je le sais, chère Isabelle; notre amour est au-dessus de tout cela, et je n'ai aucune hésitation à admettre ton désintéressement personnel.

Dans l'intimité, ils en étaient revenus à l'emploi du doux pronom, comme aux jours de leur enfance.

— Mais, ajoutait-il, je redoute les hésitations, le refus possible de tes parents.

— Ils ne sont dénués ni de cœur ni de bon sens. Ils aiment leur unique enfant; et tu n'es pas pour eux un étranger, mon Paul. Ils savent l'apprécier. Ils savent que ton intelligence, ta situation à venir vaut la leur. Ils savent par expérience que la fortune peut s'acquérir par le talent et par le travail.

— Ecoute, ma Bien-Aimée, je n'accuse pas tes parents, mais leur cœur et leur intelligence leur montreront ton avenir d'une façon opposée à nos sentiments. Sous prétexte de sagesse et d'expérience, ils peuvent se servir de toute autre balance que de la nôtre. Pour eux, les convenances et les chiffres doivent l'emporter totalement sur une inclination qu'ils ne voient pas par les mêmes yeux que nous. Excepté pour les vrais aimants, tout mariage est plus ou moins une affaire, hélas!

— Une affaire! Oh! le gros vilain mot!.. Non, ils ne feront jamais, de mon mariage, « une affaire. »

— Soit... pas à proprement parler une affaire; je retire ce mot un peu brutal; mais ils se diront, comme tous, que l'égalité de fortune n'exclut pas les autres qualités d'un prétendant, et que le choix te sera avantageusement réservé...

— Non! plus maintenant! tu le sais bien...

— Mais ils entreprendront plus ou moins de te le persuader. D'ailleurs, j'admets très bien en eux un certain culte de l'argent, laborieusement conquis dans leur carrière industrielle. Je ne suis pas de ceux qui méprisent et ridiculisent aveuglément ce sentiment bourgeois. Je respecte en eux cette jouissance de la fortune honorablement et vaillamment acquise. Je m'incline devant la noblesse du travail, devant le succès dû aux plus louables efforts. C'est pourquoi je crains que ces vainqueurs des batailles de la vie ne voient une capitulation, une dérogation dans une alliance trop inégale et relativement ingrate.

— Oh! cette tirade! bon Dieu, comme tu ences la fortune!

— Oui... pour être juste à l'endroit de tes parents. Mais si j'admets en eux ce sentiment, je n'en ai pas moins cette autre appréhension d'être soupçonné de subir le prestige d'une dot enviable, non moins que les charmes de la riche héritière.

— Enfin, pour conclure, le nœud gordien est de mon côté; c'est à moi de le trancher, je le trancherai!

(A suivre).

La mort presque instantanée du maréchal de Mac-Mahon et de Ch. Gounod a inspiré la muse attristée de Blanchecotte, qui a adressé, à cette occasion, au *Gaulois*, ces vers magnifiques :

#### MADAME LA MORT

Et Madame la Mort, qu'on n'avait point comptée,  
Au travers des *Galets* s'est soi-même invitée;  
Et c'est d'un très grand air, en très grand appareil,  
Que la reine du monde arrive en plein soleil  
Et frappe d'un coup double au milieu de la fête,  
Pour rehausser l'éclat et visant à la tête,  
Deux fronts très hauts, très purs, ceints tous deux de laur.  
L'artiste illustre après un illustre guerrier. [rier,  
L'impeccable soldat, le maréchal stoïque  
Est frappé le premier — c'est son droit héroïque —  
L'autre tombe à son tour, son pas suivant le sien,  
Le charmeur de génie et doux musicien.  
Ainsi s'en vont ensemble, alliance touchante,  
Celui qui fait la gloire et celui qui la chante;  
Et Madame la Mort triomphe en son orgueil :  
Le drapeau de la France est cravaté de deuil.

#### On émochon.

Lè bravès dzeins d'on bio veladzo d'ão canton, que vivont ein pé, ont z'u 'na rude émochon y'a on part dè teimps. On dévai lo né, qu'on vegnâi d'ariâ et dè gouvernâ, vouaiquie tot per on coup qu'on oût dâi débordenâiès d'ão tonnerre dein lè tsamps.

— Mâ que d'ão diablo est-te cein? se sè diont lè dzeins. La tsasse n'est pas onco âoverta, et pi d'ailleu lè tsachâo ne dussant pas teri on iadzou que lou sélâo est mussi: n'ia min dè noce perquie; lou rasseimblieimeint ne sè fâ pas pè châtôtrè sti an; se bâyi quoui fâ ci dèrtin? faut allâ vairè.

Adon on part dè citoyeins modont po savâi que l'irè; mâ ne sont pas petout frou d'ão veladzo que vayont on lulu, on pêtàiru à la man, que tracivè coumeint on possèdâ ein faseint dâi chauts que lè petits passâvont lè gros et ein s'émotseleint la frimousse avoué l'autra man.

Quoui d'ão diablo cein poive-te bin être? Eh bin, vaitsé l'affèrè :

A midzo, tandi qu'on medzivè la soupa tsi on bon pâyсан, lo maitrè fâ à sè dzeins :

— Foudràï prâo allâ freccassi lou nid dè vouipès qu'est lé âo tsamp dè Tsauvin, po que clliâo guieusés dè bitès ne no z'eimbétéyant pas quand on âodrâ à la tserri!

L'est bon.

On farceu qu'étâi quie sè met à derè :

— Lài foudràï allâ avoué on vettreli.

— Vâi, ma fâi, se repond on lulu que n'avâi pas einventâ la pudra, mâ que savâi einfatâ onna cartouche dein on fusi.

— Eh bin va lài sta né, se lài font lè z'autro, po rirè.

Dévai lo né, mon gaillâ va dèpeindrè on vettreli, preind on part dè cartouchès et tracè âo tsamp. Sè branquè contrè lo nid, et ne lo manquè pas. Quand lè vouépès ont cheintu cé treimblieimeint dè terra et que l'ont vu on eimpartiâ dè lào nid s'escarbouilli, l'ont criâ : « Aux armes, la garde! » et sein derè : « Qui vive! » l'ont einvortolhi lo gaillâ que n'a z'u què couâte dè dé-